

ENTRETIEN AVEC DE CHIRICO ARCHIVES DU XX SIÈCLE*

a cura di Jean José Marchand

Giorgio de Chirico est né en 1888 en Grèce à Volos, capitale de la Thessalie. Ses parents sont italiens. Son père, ingénieur, a été engagé par le gouvernement grec pour construire un ligne chemin de fer. Sa mère appartient à la bourgeoisie génoise. Dès la plus tendre enfance, il montre des dons innés pour le dessin et reçoit ses premières leçons par un employé qui travaille dans le bureau de la compagnie. En 1899 son père est nommé directeur des chemins de fer grecs. La famille s'installe à Athènes et le jeune Giorgio assiste aux premiers jeux olympiques mondiaux. Il fréquente le Lycée Léonin où sont éduqués les enfants de la colonie italienne et surtout l'École Polytechnique d'Athènes section des Beaux Arts.

MARCHAND: Quelle fut votre première tentative de peinture?

DE CHIRICO: Je me suis décidé à peindre une nature morte. J'avais mis trois citrons. Seulement je ne savais pas, j'avais entendu parler de la peinture à l'huile. Je pensais que la peinture à l'huile est faite avec l'huile. Alors j'ai pris de l'huile d'olive qu'il y avait dans la salle à manger. Seulement l'huile d'olive a la propriété qu'il ne sèche jamais et ces citrons, après trois mois tout le jaune restait sur les doigts quand on le touchait.

MARCHAND: Et comment avez-vous découvert alors [la peinture à l'huile]?

DE CHIRICO: Ah, je me suis reinseigné, alors quand je voyais que ces citrons ne séchaient jamais, j'avais demandé à un peintre... c'était un vieux peintre, un vieux monsieur qui enseignait quelques fois et qui était spécialiste en peintures marines, en sujets de marines. Alors je lui ai demandé "comment on fait la peinture à l'huile?" et lui, ce monsieur dit "à l'huile" et moi "mais oui, mais quel huile" très effrayé, et lui, il m'a dit "à l'huile de lin". Alors l'huile de lin était pour moi une révélation. On fait la peinture à l'huile avec l'huile de lin!

MARCHAND: En effet après l'apprentissage du dessin et du fusain vous entrez dans la classe de peinture. Quel était l'enseignement de votre professeur Jacobidis?

DE CHIRICO: Ce peintre Jacobidis était un portraitiste dans le genre de Bonnat, il passait d'un che-valet à l'autre... il donnait des conseils.

* Incontri filmati a Roma nel marzo e ottobre del 1971.

- MARCHAND: Votre père meure à Athènes. Comment le jeune adolescent qui vous étiez a-t-il supporté cette épreuve?
- DE CHIRICO: Ça m'a donné une grande douleur. Il est mort à Athènes et il est enterré aussi à Athènes.
- MARCHAND: Votre mère décide de quitter la Grèce pour Munich. Avant d'arriver à Munich vous faites un bref séjour à Venise. Quel souvenir avez-vous gardé de cette première visite à Venise et aux musées?
- DE CHIRICO: Mais un souvenir très poétique, à cause de la ville. Les musées aussi m'avaient plu beaucoup. Seulement, alors je ne comprenais pas la peinture comme je l'ai comprise après. Les chefs d'œuvres des maîtres anciens, je ne les comprenais pas ou je les comprenais comme les comprend tout le monde.
- MARCHAND: Pourquoi votre mère vous emmenait-elle à Munich?
- DE CHIRICO: Parce que alors Munich avait une réputation d'une ville où la peinture était très développée. Il y avait la Sécession de Munich qui plus tard d'ailleurs a influencé le Salon d'automne de Paris. Enfin elle avait la réputation d'une ville où l'académie était très importante... l'académie de peinture.
- MARCHAND: À l'Académie des Beaux Arts vous suivez pendant quelques mois un cours de dessin puis vous entrez dans une classe de peinture. Mais quelles différences y avait-t-il avec l'École polytechnique d'Athènes?
- DE CHIRICO: Au fond aucune. C'était le même système. Les professeurs se promenaient entre les chevalets, donnaient quelques conseils... et puis ils s'en allaient.
- MARCHAND: Arnold Böcklin, *L'île des morts*. Que fut alors pour vous la découverte d'Arnold Böcklin?
- DE CHIRICO: Ce tableau m'avait frappé en le voyant dans un musée de Munich. Il m'avait frappé par le côté poétique, fantastique et aussi par la qualité de la peinture.
- MARCHAND: C'est à ce moment que vous découvrez les écrits de Nietzsche.
- DE CHIRICO: Nietzsche, plus que philosophe, est une espèce de poète visionnaire... et ce que j'ai trouvé dans Nietzsche, c'était une chose que je sentais aussi. C'était cette espèce de mystère de l'automne. Surtout du mois d'Octobre, dans certaines villes d'Italie, comme Turin surtout, où il y a des portiques, des places... et c'est de ça qu'est née cette série que j'appelle Places d'Italie.
- MARCHAND: En 1911 pourquoi alliez-vous à Paris?
- DE CHIRICO: J'y suis allé parce que mon frère était déjà là puis il m'avait écrit que c'était la ville où l'on comprend les jeunes talents, la ville enfin où on comprend les arts... alors j'ai fait ma valise et je suis allé à Paris.
- MARCHAND: Avez-vous subi l'influence de votre frère que vous aimiez – je crois – énormément?
- DE CHIRICO: Oui... non je n'ai pas eu... mon frère ne m'a pas influencé et je crois que moi aussi je n'ai pas influencé lui. On travaillait, chacun de son côté sans influence réciproque.
- MARCHAND: Comment vous tous jeune italien de 23 ans avez-vous faite la connaissance d'Apollinaire?
- DE CHIRICO: On m'avait dit que c'était un monsieur qui s'intéressait beaucoup aux jeunes peintres,

à la peinture moderne en général, et c'est pour ça que je l'ai connu. J'ai été même deux, trois fois chez lui parce qu'il recevait un jour de la semaine dans son appartement, où venait aussi Derain... je me souviens André Derain en plus venait Max Jacob. Enfin ces intellectuels, ces écrivains et peintres qu'il y avait alors à Paris.

MARCHAND: Et voudriez vous nous parler d'Apollinaire... de l'effet qu'il vous fit?

DE CHIRICO: Mais il ne m'a fait aucun effet vraiment spécial. C'était un monsieur très gras, qui parlait lentement, d'une voix un peu asthmatique. Il était très aimable avec moi. Il a même écrit sur ma peinture de façon positive. A part ça, je l'ai connu très peu... parce que c'était juste à la veille de la première guerre mondiale... et lui s'est engagé... il est parti au front puis je ne l'ai plus vu parce que j'étais parti en Italie quand il a été blessé et ensuite il est mort.

MARCHAND: Pour revenir en 1913... quels sont vos souvenirs des expositions du Salon d'automne et des Indépendants où vos œuvres sont exposées pour la première fois avec un certain succès?

DE CHIRICO: Oui en effet j'avais exposé alors au Salon d'automne... deux fois j'ai exposé au Salon d'automne et deux fois aux Indépendants. Au Salon d'automne j'avais exposé un portrait, un portrait de femme et puis un tableau aussi... une espèce de Places d'Italie mais pas tout à fait... il y avait une tour enfin c'était le sujet de Places d'Italie et puis aussi – je crois – un portrait par moi-même, je ne sais pas. J'ai eu une bonne critique et là j'ai vendu le premier tableaux de ma vie... le premier tableaux que j'ai vendu au Salon d'Automne. C'était un monsieur de Havre – je crois – je me souviens encore de son nom, Monsieur Olivier Sens. Il est venu chez moi à la maison en disant qu'il avait vu mon tableau et qu'il voulait l'acheter et qu'il trouvait qu'il était un peu cher... et puis il m'a invité à déjeuner. Moi, j'ai déjeuné avec lui... je me suis mis d'accord pour lui donner le tableau au prix qu'il désirait lui et puis en même temps je pensais qu'il aurait obtenu le même résultat même sans m'inviter à déjeuner. C'est ça mon souvenir. Aux Indépendants, j'ai exposé deux fois mais je n'ai pas vendu tableaux aux Indépendants.

MARCHAND: C'était en ce moment que vous développez cette peinture qui sera plus tard appelée "métaphysique". Pourquoi ce terme et d'où vient ce terme qui a connu une fortune mondiale?

DE CHIRICO: J'ai appelé cette peinture "métaphysique" d'après l'étymologie du mot "métaphysique". "Métaphysique" veut dire "au delà des choses physiques" parce que je pensais que ce que j'exprimais était quelque chose qui allait au-delà de ce qu'on voit de ce qui est tangible, de ce qui tombe directement sous nos sens.

MARCHAND: De 1909 à 1914 la scène artistique parisienne est dominée par le Cubisme, qui va disparaître ensuite dans la tourmente. Que pensiez vous alors du Cubisme?

DE CHIRICO: Mais le Cubisme je vous dis ne m'a jamais beaucoup intéressé. C'est un peu comme le Freudisme, n'est-ce pas? Comme le Freudisme base tout sur la sexualité, le Cubisme basait tout sur les cubes. C'est trop facile de résoudre comme ça la question. [Il rit]

- MARCHAND: Et Picasso?
- DE CHIRICO: Picasso est un artiste très intéressant, qui m'intéressais même alors, mais je ne crois pas qu'il soit intéressant parce qu'il a fait du Cubisme.
- MARCHAND: Poudriez vous nous parler par exemple plus profondément de Picasso, par exemple: qu'est-ce qu'il vous paraît être en lui digne des Maîtres, qu'est-ce qu'il vous paraît être vraiment la part de l'époque et de la mode?
- DE CHIRICO: Non, mais Picasso était un esprit curieux qui a exprimé des choses de façon curieuse et aussi enfin assez justes et impressionnantes en voyant toute cette série de grosses femmes qu'il a fait au bord de la mer, c'est très intéressant et aussi tous ses dessins, toutes ses illustrations... qu'il a fait, avec des combats de taureaux, de toréadors, enfin toutes ses réminiscences de la mythologie grècque, il a fait beaucoup de dessins et aussi de tableaux. Je trouve intéressant tout ce qu'il fait parce qu'il est un esprit curieux et qui a quelque chose à dire, contrairement à ce qu'il arrive aujourd'hui.
- MARCHAND: La guerre de 1914 éclate presque immédiatement et vous rentrez en Italie. Vous allez habiter Ferrare.
- DE CHIRICO: Vraiment je n'ai pas habité Ferrare... moi, j'avais été déclaré, à la suite d'une visite, que je n'étais pas assez robuste pour aller dans les tranchées. Alors on m'a mis là dans un bureau à Ferrare. Et c'est comme ça que j'étais à Ferrare.
- MARCHAND: C'est à Ferrare que vous peignez vos tableaux appelés "Intérieurs métaphysiques". Par quoi vous furent ils inspirés?
- DE CHIRICO: Mais, par des biscuits que je voyais dans les vitrines, surtout dans le quartier juif. Il y avait des vitrines avec biscuits drôles. Alors j'en achetais et puis je les peignais, collés sur du papier.
- MARCHAND: À la même époque un autre peintre – Carrà – subit votre influence...
- DE CHIRICO: Oui.
- MARCHAND: C'est à dire qu'il a vu vos "Intérieurs métaphysiques", il a été littérairement séduit et il se mit à en faire lui aussi.
- DE CHIRICO: Oui, pas seulement des Intérieurs mais aussi des personnages: les mannequins.
- MARCHAND: Et ensuite il s'est complètement éloigné de vous alors – je crois.
- DE CHIRICO: Mais... pendant quelque temps il a fait cette peinture métaphysique et les gens, soit par ignorance soit par malignité, voulaient attribuer à lui la paternité. En effet, tout le monde sait que c'est moi qui a crée la peinture métaphysique.
- MARCHAND: À la fin de cette période naissent vos "Archéologues".
- DE CHIRICO: C'est une idée qui m'est venue en regardant certains personnages des sculptures gothiques qu'il y a sur les cathédrales et qui sont... quand ils sont assis ils ont l'air très majestueux parce qu'ils ont un tronc très grand et ils ont les jambes petites et comme ils ne se lèvent jamais on a toujours l'impression qu'ils sont très majestueux. C'est de là que m'est venue l'idée de faire ces personnages avec des... avec la partie supérieure du corps enfin très développée et les jambes petites... parce que ça donne une espèce de grandeur aux personnages.

MARCHAND: À toutes les époques de votre peinture, on constate un véritable attachement pour les statues. Est-ce que vous expliqueriez cet attachement si remarquable?

DE CHIRICO: Oui, parce que les statues, pour moi, sont comme une espèce de fantôme d'un homme, seulement je trouve que les statues... j'aime beaucoup les statues des hommes politiques ou des héros nationaux qu'on met sur les places publiques. Seulement, je trouve qu'ils sont mieux quand ils sont sur des socles, socles ou piédestaux, n'est-ce pas, très bas parce que s'ils sont mis trop haut ils perdent de valeur. Il faut que la statue du monument donne l'impression de se mêler à la vie des hommes, des passants, de ceux qui sont autour du monument.

J'ai remarqué qu'en dessinant les yeux fermés, une tête d'homme ou de femme mais surtout d'homme, sortent des expressions très curieuses. Justement en peignant des gladiateurs ou des personnages anciens, ces expressions curieuses de ces personnages que je dessinais les yeux fermés exprimaient assez ce que je voulais exprimer. C'était une forme d'œuf et sans yeux mais avec quelques fois d'arabesques, quelques fois des signes. Je les ai faites depuis longtemps, déjà à Paris en 1914 comme ça j'avais peint des mannequins qui avaient des têtes comme ça. Je peux dire que je mets surtout à ces personnages que j'appelle les "Trouvères", "Hector et Andromaque" et après je les ai mises à des personnages assis comme ceux qui sont dans ce tableau derrière moi, ici, qui ont aussi des têtes en forme d'œuf.

MARCHAND: En ce moment se produit un phénomène très important dans votre vie: c'est qu'à la Villa Borghèse vous avez la révélation de ce que c'était véritablement la peinture. Pourriez vous nous raconter cette visite?

DE CHIRICO: Vraiment j'ai été impressionné par un tableau de Titien qui était exposé là. Alors j'ai compris que toute la peinture qu'on fait aujourd'hui n'est pas de la vraie peinture, enfin... qu'elle soit décomposée ou composée, ce n'est jamais de la peinture. Alors j'ai commencé à faire des copies d'après des maîtres anciens. J'en ai faites à Rome... j'en ai faites à Florence... et puis je me suis intéressé aussi à la technique des anciens, j'ai consulté beaucoup de traités sur la peinture soit d'anciens que de modernes... enfin j'ai essayé de donner une qualité à ma peinture, d'ailleurs c'est une activité que j'ai toujours continuée et que je continue encore.

MARCHAND: Qu'est-ce c'est finalement la grande peinture?

DE CHIRICO: La grande peinture, c'est une peinture bien faite. Seulement, à propos de "bien faite", naturellement c'est difficile de s'exprimer. C'est toujours question de qualité, on pourrait le comparer à une étoffe... entre la peinture des modernes et la peinture des maîtres, il y a une différence qu'il y a entre une étoffe de pure laine et une étoffe faite avec du papier.

MARCHAND: Quelles sont les peintres classiques, vos maîtres dont vous faites des copies?

DE CHIRICO: Moi, j'ai copié tous les maîtres, j'ai copié les italiens, aussi flamands, aussi français. Mais le maître qui m'a toujours intéressé, particulièrement intéressé c'est Rubens. J'ai copié aussi même des maîtres français du XVIIIe... des espagnols... enfin tous

les peintres anciens ont bien peint. Rubens m'est particulièrement intéressant, pour moi, cette énorme liberté qu'il a dans son exécution, sa maîtrise... enfin une grande liberté.

MARCHAND: Vous avez écrit en français un livre sur Courbet. Vous le définissez un romantique. Pourquoi?

DE CHIRICO: Parce qu'il l'était, c'est pas ma faute! [Il rit]

MARCHAND: Courbet, vous est-il particulièrement fraternel parmi les peintres du XIX siècle?

DE CHIRICO: Oui, je l'aime beaucoup, parce qu'il a quelque chose, lui comme homme aussi, c'est un homme qui n'a pas eu beaucoup de chance. Il est mort relativement jeune, puis il a eu des histoires à cause de la place Vendôme... je ne sais pas ce qu'il avait fait... on l'avait... il a dû fuir en Suisse... d'ailleurs il est mort en Suisse. Mais ce qui m'intéresse surtout c'est sa peinture qui est une peinture vraiment bien, à tous les points de vue, puis il y a un fond de poésie.

MARCHAND: À la Biennale de Rome, en 1923, vous exposez un certain nombre de tableaux. N'est-ce pas à la Biennale que Paul Éluard a acheté plusieurs de vos toiles?

DE CHIRICO: Non, vraiment, il a acheté un portrait de moi par moi même, il n'a pas acheté d'autres toiles, seulement ce portrait.

MARCHAND: C'est à ce moment-là que vous avez fait sa connaissance?

DE CHIRICO: Oui, en effet il est venu à Rome avec sa femme et il m'a dit qu'il était venu pour moi et il voulait voir seulement moi. Moi, j'ai essayé de lui montrer le Colisée, le Vatican, "non, je suis venu pour vous!". Alors il venait déjeuner chez moi, puis il restait un peu, puis il rentrait s'enfermer à l'hôtel et il sortait le lendemain pour revenir chez moi. Moi, je n'aurais pas fait ça. [Il rit]

MARCHAND: C'était un tout jeune homme à cette époque là...

DE CHIRICO: Ce n'est pas une raison. Moi, je ne l'aurais jamais fait, même quand j'avais huit ans!

MARCHAND: Avez vous pressenti la montée du Fascisme en Italie?

DE CHIRICO: Oui un peu, oui parce que je sentais que les gens étaient mécontents. Il y avait eu des troubles à Turin, les communistes avait tué quelqu'un, je ne sais pas, des ouvriers, je ne sais pas, il y avait eu quelque chose et puis je vous dirais que le Fascisme – je crois – c'était surtout encouragé par les industriels qui, craignant l'avènement du Communisme, ont subventionné, ont donné de l'argent pour la naissance du Fascisme.

MARCHAND: Avez vous vu les amis de Mussolini entrer à Rome?

DE CHIRICO: L'entrée à Rome de Fascisme, oui je l'ai vue... seulement il y a eu des épisodes pas tellement, enfin très peu humains. Je me souviens qu'à un communiste alors ils lui avait peint, il était chauve, le crane aux couleurs italiennes – vert, blanc, rouge – puis on l'avait obligé à se mettre dans un balcon là dans le centre, des choses comme ça... enfin, mais il n'y a pas eu des choses vraiment dramatiques... je crois qu'on n'a tué personne.

MARCHAND: Et quelle fut donc la cause de votre départ pour Paris en 1925?

DE CHIRICO: Je ne sais pas, toujours la même. Comment on disait, le centre de l'art... on m'a poussé vers la tour Eiffel! [Il rit]

MARCHAND: Et quelle atmosphère avez vous trouvé dans les milieux artistiques parisiens?

DE CHIRICO: Mais aucune atmosphère spéciale. J'étais en relation avec Paul Guillaume qui d'ailleurs est mort après quelque temps, puis j'étais en relation – je parle de relation d'affaires enfin, il m'achetait des tableaux – avec un marchand qui s'appelait Léonce Rosenberg et aussi un autre qui s'appelait Bernheim Jeune, et puis aussi un autre marchand de la rive gauche dont j'ai oublié le nom.

MARCHAND: Voudriez vous nous parler de cette exposition à la Galerie Léonce Rosenberg en 1926?

DE CHIRICO: Ah oui, parce qu'alors les surréalistes s'étaient mis contre moi parce qu'ils n'étaient pas contents que j'étais venu à Paris, parce qu'eux, ils avaient acheté des tableaux métaphysiques de moi chez Paul Guillaume alors ils espéraient que je serais ou mort pendant la guerre, ou que je ne serais jamais rentré à Paris. Alors ils espéraient qu'on me fasse une réputation comme le Douanier Rousseau, ils parlaient de moi comme une espèce de jeune halluciné qui avait vécu quelques années à Paris et qui a créé quelques toiles très rares que seulement eux avaient.

Et quand j'ai exposé tous ces tableaux nouveaux chez Léonce Rosenberg alors ils étaient embêtés et en effet ils ont organisé dans une vitrine d'une galerie qu'ils avait en rue Jacques Callot, sur la rive gauche, ils ont organisé une espèce d'exposition de caricature de tableaux que j'exposais chez Rosenberg. En ce temps chez Rosenberg il y avait toujours ces tableaux de chevaux au bord de la mer et des choses comme ça. Alors ils avaient acheté ces petits chevaux qu'il y a pour les enfants, puis ils avaient mis un peu de papier bleu derrière pour montrer la mer et des choses comme ça... enfin, une parodie de mes tableaux... mais ce qu'il y a de plus drôle c'est que ceux qui pensaient de nuire à mon exposition chez Rosenberg, avaient fait de la réclame, parce que les gens après avoir vu les vitrines, où il y avait la parodie de mes tableaux, ils couraient chez Rosenberg acheter mes tableaux! [Il rit]

MARCHAND: Justement le rôle que joue le cheval dans vos toiles de cette période: comment l'interpréteriez vous?

DE CHIRICO: Mais c'est très simple, je trouve que c'est un animal très décoratif que dans un tableau fait toujours bien. D'ailleurs beaucoup de peintres, des maîtres anciens ont peint des chevaux... n'est ce pas, Rubens a peint des batailles de chevaux ... Delacroix...

DE CHIRICO : Non seulement donc vous avez le thème des archéologues mais vous peignez des nombreux tableaux fantastiques. D'abord des tableaux où figurent des gladiateurs. Voudriez vous m'en parler, de ces tableaux?

DE CHIRICO: Mais je vous dirais que ce personnage du gladiateur m'a toujours fait une forte impression, mais depuis toujours, depuis enfin que je commençais à savoir ce que c'était les gladiateurs. Je ne sais pas, c'est un personnage très dramatique, d'abord puisqu'il est voué à la mort, il devait mourir. C'étaient rares les gladiateurs qui survivaient, n'est-ce pas? Oui, il y avait des gladiateurs qui arrivaient à la vieillesse. Ils finissaient

par faire les maîtres gladiateurs, enseigner dans les écoles de gladiateurs. Enfin, c'était très rare, en général ils mouraient tous dans l'arène. Ce personnage du gladiateur m'a toujours impressionné pour un aspect dramatique, enfin, de sa destinée.

MARCHAND: Des meubles dans la vallée...

DE CHIRICO: Meubles dans la vallée, c'est une idée qui m'est venue en voyant des meubles – je crois à Paris, j'ai vu ça – on peut le voir dans n'importe quelle ville même dans un autre pays, sur le trottoir devant un magasin qui vendait des meubles, mais des meubles à bon marché, ils avaient mis des lits et des fauteuils, alors c'est ces objets qu'on est habitué à voir dans l'intérieur d'une maison, me faisaient un drôle d'effet vus dehors, et je pensais de les mettre carrément dans la campagne [il rit] plus encore que sur un trottoir. Et comme ça, j'ai commencé à peindre ces tableaux de meubles que j'appelle "Meubles dans la vallée".

MARCHAND: En cette époque Jean Cocteau a beaucoup défendu votre peinture, il a même écrit un livre.

DE CHIRICO *Le Mystère Laïc.*

MARCHAND: *Le Mystère Laïc.* Que pensiez vous de ce livre?

DE CHIRICO: Mais vraiment ces livres écrits sur moi ne m'ont jamais inspiré une grande confiance parce que les écrivains disent des choses qui ne correspondent pas selon moi à la réalité. En effet, il était très aimable avec moi, il a écrit ce livre et puis il s'est occupé de moi, il disait bien de moi.

MARCHAND: Et quelle fut la réaction dans un certain milieu intellectuel en apprenant que Cocteau défendait votre peinture, chez les Surréalistes en particulier?

DE CHIRICO: Ah ça, je ne sais pas, probablement ils ont trouvé qu'il faisait très mal mais je ne sais pas, je ne me souviens pas de quelque chose de spécial, de réaction spéciale.

MARCHAND: Dans le premier temps de votre séjour à Paris et avant que les Surréalistes se déchaînent contre vous, vous avez assisté à des réunions chez Breton. Voudriez vous nous les raconter?

DE CHIRICO: Mais il y avait Breton qui se promenait dans l'atelier, il lisait Lautréamont – je crois – et alors il disait "Vive Océan, je te salut, Océan", il y avait les amis, les adeptes, qui étaient assis sur des fauteuils, sur des divans et ça me rappelait un tableau d'un peintre italien du siècle passé qui s'appelait Balestrieri – je crois – c'est un tableau qui est au musée de Trieste et le tableau s'appelle *Beethoven*. Et on voit comme ça une réunion de jeunes femmes et de jeunes garçons pensifs, comme ça sur des divans, des fauteuils, il y a une statue de Beethoven sur le mur et au fond, il y a un type qui joue du piano et avec un violon et ça me rappelait... et ces réunions chez Breton me rappelaient ce tableau qui est à Trieste et qui s'appelle *Beethoven*.

MARCHAND: Et voudriez-vous nous raconter ce que faisait Robert Desnos dans ces réunions?

DE CHIRICO: Ah oui il disait qu'il tombait en transe et quand il tombait en transe on lui apportait des papiers et de quoi écrire pour qu'il puisse écrire ce qu'il voyait. Je me souviens une fois qu'il avait écrit "je vois des réverbères, des réverbères, des réverbères". Je

me souviens au moins de ça...

MARCHAND: C'est aussi dans ces années que vous écrivez un livre qui est *Hebdomeros*. Est-ce que vous voudriez nous parler de la genèse de ce livre et tout d'abord de ce qui vous a donné l'idée d'écrire un livre?

DE CHIRICO: Mais aussi avant d'écrire ce roman *Hebdomeros*, j'avais écrit plusieurs fois des essais, enfin j'ai mis sur du papier des idées qui me tombaient dans l'esprit. C'est une espèce, *Hebdomeros*, c'est une espèce de récit fantastique qui n'a pas une logique mais il a cet avantage qu'on peut l'ouvrir à n'importe quel point que c'est toujours intéressant ce qu'on lit.

MARCHAND: Le besoin d'écrire un roman d'où cela se vient-il a votre avis?

DE CHIRICO: Ça vient du fait que d'abord c'est beaucoup plus facile d'écrire que peindre et c'est moins fatiguant et puis qu'on peut dire beaucoup plus de choses avec la plume sur le papier qu'en peignant un tableau. Si je veut peindre une des scènes de *Hebdomeros*, je ne sais pas, il faudrait au moins six mois... et puis ça apporterait pas mal de fatigue.

MARCHAND: Et quelle que soit vos oppositions au Freudisme il semble que ce livre a été écrit en collaboration avec l'inconscient, votre inconscient.

DE CHIRICO: Non, c'est un livre très conscient, il n'y a rien à faire avec le Freudisme. D'ailleurs le Freudisme je crois, oui il avait déjà commencé, la mode de Freudisme avait déjà commencé. Je ne me suis jamais beaucoup occupé du Freudisme... moi, je considère le Freudisme une science... si on veut l'appeler une science... surtout indiscreète et je crois que son succès est dû à ce côté indiscret, de vouloir chercher à deviner dans une personne ce que cette personne veut cacher, c'est un peu comme le potin, le succès du potin! [Il rit]

MARCHAND: Lors de votre période italienne en 1930 vous êtes repris par le désir d'améliorer votre technique et vous peignez des tableaux réalistes... est-ce que vous ne pensiez pas que le milieu italien aurait un certain poids chaque fois que vous retournez au réalisme? Quelle est votre opinion?

DE CHIRICO: Non... ça, je serais retourné au réalisme même si j'étais à Paris. Je ne crois pas que le milieu italien me pousse à tourner au réalisme... il n'y a pas de raison.

MARCHAND: En effet peu après vous commencez les "Bains mystérieux" qui sont une invention.

DE CHIRICO: Oui.

MARCHAND: Et par quoi furent-ils inspirés?

DE CHIRICO: Ils m'ont été inspirés par des parquets très luisant, parce que je remarquais que les parquets très luisants avec la cire, comme ça frottés avec le cire, quand quelqu'un passe il se reflète dedans et on a l'impression qu'il va entrer dedans le parquet... et comme ça m'est venue l'idée de faire ces bains qui sont de l'eau et en même temps de parquet.

MARCHAND: Vous vous êtes embarqué aux États Unis: quelle était votre première impression en arrivant aux États Unis?

DE CHIRICO: J'avais l'impression que tout était mou, que tout était comme de gomme, enfin je ne sais pas, même les matraques des policiers... j'avais une impression de mou... et puis j'avais une impression que c'était... comme s'appellent-elles ces îles, les Azores? Après on a vraiment l'impression qu'on rentre dans un nouveau monde. Mais New York m'a plu, ses architectures, ses gratte-ciel m'ont plu et vus surtout du port et elle fait penser beaucoup à des villes très anciennes... à Babylon, par exemple. C'est intéressant, mais dans la ville, quand on est dedans, c'est moins intéressant.

MARCHAND: À New York vous voyez le docteur Barnes, que vous aviez déjà rencontré à Paris.

DE CHIRICO: Oui.

MARCHAND: Parlez-nous de lui.

DE CHIRICO: Mais lui, il était un ami de Paul Guillaume, il avait acheté pas mal de tableaux chez Paul Guillaume et aussi des tableaux de moi. J'avais fait aussi son portrait à Paris. A New York je l'ai vu une ou deux fois et il m'avait invité, puis j'y suis allé avec ma femme et des amis pour voir son musée... c'était un homme curieux: il avait la manie d'embêter ses concitoyens, ses compatriotes, il n'aimait pas les Américains ou faisait semblant de ne pas les aimer et alors pour les embêter il était très aimable avec les nègres... et chaque dimanche il invitait tous les nègres de Philadelphie, avec leurs familles à voir son musée et puis il y avait une grande distribution de sandwiches, de rhum, de pâtisserie, et ces malheureux nègres devaient de temps en temps regarder un tableau de Cézanne, de Van Gogh, ce qui ne leur intéressait pas du tout, mais enfin après ils mangeaient, ils buvaient, chaque dimanche cette cérémonie. [Il rit]

MARCHAND: Voudriez-vous nous parler de son goût à la peinture, alors.

DE CHIRICO: Mais je crois qu'il ne comprenait pas grande chose de la peinture, par d'ailleurs comme tous les collectionneurs... enfin presque tous... il y en a sûrement qui comprennent la peinture... il ne faut pas exagérer.

MARCHAND: Vous êtes à nouveau en Europe et vous abandonnez les thèmes d'invention et vous vous concentrez sur la recherche de la qualité picturale sur l'exemple des anciens maîtres.

DE CHIRICO: Oui. Ce que j'ai fait d'ailleurs aussi dans le passé, enfin beaucoup avant.

MARCHAND: Or, il se trouve que cette période a été la plus fortement critiquée et la plus mal comprise. Comment expliquerez-vous cela?

DE CHIRICO: Mais parce que les gens aujourd'hui sont, ou veulent être, pour ce qu'on appelle la peinture moderne et comme la peinture moderne est une peinture qui n'est pas de la peinture alors naturellement quelqu'un qui fait de la vraie peinture les dérange et ils sont prêts à le condamner à mort... [il rit] *pollice verso!* Comme dans le cirque... ou les gladiateurs!

MARCHAND: Maintenant que l'on peut voir soixante ans de votre peinture on a l'impression, au contraire, d'une espèce d'unité dans votre œuvre. Et comment la définiriez vous, vous-même, cette unité profonde?

DE CHIRICO: Mais moi je ne crois pas que l'œuvre d'un artiste a besoin d'une unité, même s'il n'y

a aucune unité, ça ne veut rien dire, il suffit qu'il fasse des choses qui ont de la valeur. Si il n'y a aucune unité entre elles, ça ne fait rien.

MARCHAND: Vous peignez toute une série de portraits de vous en costume d'époque. Que signifient pour vous les costumes d'époque que vous arborez?

DE CHIRICO: Parce qu'ils sont beaucoup plus pictoresques que les costumes modernes... c'est un prétexte pour faire de la peinture. Le costume moderne n'est pas intéressant à peindre, n'est ce pas? Il est monotone, le costume ancien offre beaucoup plus de possibilités pour faire de la peinture et montrer ce qu'on sait faire.

MARCHAND: Vous avez écrit que le portrait de vous que vous avez peint nu est peut-être votre œuvre la plus forte: pourquoi?

DE CHIRICO: Il est très bien peint, ce n'est pas ma faute!

MARCHAND: À partir de quelle période avez vous été attiré par la sculpture?

DE CHIRICO: Mais j'avais commencé à faire de la sculpture déjà pendant la dernière guerre à Florence, j'étais à Florence et j'avais commencé à faire de la sculpture. J'avais fait des terres cuites et j'ai continué à en faire aussi à Rome après, et puis j'ai commencé à faire fondre, d'abord en plâtre et puis en bronze, des sculptures pour des raisons pratiques parce que les terres cuites sont très fragiles et se cassent facilement si elles tombent sur un planché. Mais moi, je préfère au fond la terre cuite au bronze... mais enfin on peut faire aussi des bronzes intéressants. La sculpture idéale, c'est le marbre mais naturellement on a perdu le sens et surtout la connaissance du travail de marbre depuis longtemps. Enfin, maintenant il y a très peu de gens qui savent travailler le marbre, sont ceux qui travaillent pour les cimetières, pour les tombeaux mais en général les sculpteurs aujourd'hui ne travaillent plus le marbre et pour moi la sculpture idéale est le marbre.

MARCHAND: Et si un gouvernement vous commandait un grande ensemble sculptural pour une place, accepteriez vous?

DE CHIRICO: Oui, naturellement si on se mettait d'accord... En bronze.

MARCHAND: Quelques sont les problèmes particuliers que vous pose la sculpture?

DE CHIRICO: Mais je trouve que la plus facile à faire, c'est à dire, la sculpture en marbre surement est très difficile... mais la sculpture en argile que l'on crée montée sur un châssis, je la trouve plus facile que la peinture.

MARCHAND: Autrement dit, c'est la main qui vous guide beaucoup plus facilement qu'en peinture.

DE CHIRICO: Oui. C'est moins compliqué parce qu'il n'y a qu'une matière la quelle on travaille, tant qu'on n'est pas satisfait, qu'on n'a pas l'impression d'avoir résolu ce qu'on voulez résoudre...

MARCHAND: Pendant très longtemps la critique a fait en deux parts votre œuvre: la peinture métaphysique et le reste, et aujourd'hui on a tendance au contraire à considérer l'unité de votre œuvre. Est-ce que vous pensez que là la critique a fait quelque progrès?

DE CHIRICO: Non. Je crois qu'ils font toujours deux parts... puis c'est une histoire de marchands, parce que les marchands qui ont des tableaux métaphysiques essaient toujours de

- faire croire aux gens qu'ils sont les meilleurs. Une question de marchands, je crois.
- MARCHAND: Et si vous aviez maintenant à parler de votre œuvre, vous-même, non pas comme la critique mais comme l'auteur qu'est-ce que vous diriez de votre œuvre?
- DE CHIRICO: Qu'elle est excellente.
- MARCHAND: Mais pourquoi?
- DE CHIRICO: Parce que je la trouve très bien. [Il rit]
- MARCHAND: Dans vos *Mémoires* vous citez une phrase de Baudelaire: "Malheureux peut-être l'homme mais heureux l'artiste que le désir de la perfection obsède".
- DE CHIRICO: Oui parce que je trouve qu'il avait raison, il faut toujours que l'artiste soit obsédé par le désir de la perfection.
- MARCHAND: Est-ce que cela vous a rendu malheureux en tant qu'homme?
- DE CHIRICO: No, aucune influence. Rien ne m'a rendu malheureux. Il y a des choses qui me dérangent mais enfin parler de malheur, vraiment ce serait exagéré.
- MARCHAND: [ne dit rien]
- DE CHIRICO: [il sourit] Je peux respirer, enfin! Ah... ça va continuer?
- MARCHAND: Oui.
- DE CHIRICO: Alors, il faut être souriant! Malheureusement, ça peut-être un peu assommant, c'est long pour attendre, ou peut-être je serai mort, enfin, je fais des exorcismes à vous faire croire que non. Alors vous avez vraiment... je ne peux que vous bénir...